

Quand la vie vient au monde

Jean 3, 13-21

1. Pour entrer dans le texte

« *Comment cela peut-il se faire ?* » (3,9) est la dernière question que pose Nicodème à Jésus (voir étude 2). Comment ce qui vient de Dieu rejoint-il la réalité humaine et comment les humains peuvent-ils rejoindre la réalité de Dieu ? C'est la question qui nous introduit au long discours de Jésus, objet du parcours de cette troisième étude.

Ce discours (v. 11-21) est le premier des monologues de Jésus tels que les affectionne cet évangile. Les paroles de Jésus font passer le lecteur des « *choses de la terre* », évoquées dans l'échange avec Nicodème, aux « *choses du ciel* » (v. 12). Jésus vient d'aborder les réalités de la terre, c'est-à-dire ce qui nous concerne en tant qu'humains. En particulier au travers de l'image de la naissance, il a parlé de nos aspirations à nous rapprocher de Dieu (v. 3-8). Les affaires du ciel, quant à elles, concernent le projet de Dieu pour le monde.

Le cadre de l'entretien avec Nicodème s'élargit et s'approfondit : élargissement quand Jésus parle du « **monde** » et de tout un chacun, et approfondissement quand il développe l'idée de la présence de Dieu au monde en celui qu'il envoie. Cette réflexion qui passe de la réalité humaine à celle de Dieu n'est pas simple à saisir. Au-delà de Nicodème, Jésus interroge tout lecteur : « *comment croiriez-vous* » aux choses du ciel ? (v. 12). Et c'est la foi qui est interrogée de manière plus vive.

Le discours de Jésus est de l'ordre de la révélation : seul un être venant de Dieu peut faire connaître ce qui est hors de la perception et de la compréhension humaines. Ainsi Jésus se présente-t-il ici pleinement en tant que « *maître* » (v. 2), c'est-à-dire possédant de

manière exclusive un savoir que lui seul est habilité à transmettre (v. 11), un savoir concernant les réalités dernières (voir « eschatologie » dans le glossaire).

 Lire Jean 3,13-21 une première fois. Repérer les mots qui se répètent et ceux qui s'opposent. Relire le texte une deuxième fois. Se concentrer sur ce qui est dit de Jésus : comment est-il nommé, en quoi consiste son action, quelle est sa relation au croyant, à Dieu, au monde ?

Le texte aurait pu être agencé sous forme poétique comme pour le prologue (1,1-18). Le style en est épuré, les mots sont choisis, la lecture rythmée. Toute cette rigueur dans la formulation montre combien la réflexion est élaborée et le raisonnement construit. Les images et les expressions sont denses parce qu'elles ont plusieurs sens. Cela rend la compréhension et l'appropriation plus difficiles, mais est aussi, pour nous, l'occasion d'approfondir la formulation de notre foi en Jésus.

Ce qui est dit des « *choses du ciel* » se concentre dans celui qui est avant tout qualifié de « *Fils* ». Et le « *Fils* », pour cet évangile, est Jésus. Au travers du « *Fils* » sont évoquées les réalités dernières. En effet, les mots qui reviennent dans notre passage tels que « *vie éternelle* », « *Fils de l'homme* » et « *juge* »... appartiennent au vocabulaire traditionnel de l'eschatologie (voir le glossaire) biblique.

2. Pour éclairer la lecture

Les v. 11 et 12 font partie intégrante du discours de Jésus. Du v. 11 au v. 13 s'opère une généralisation : du « *tu* » qui a cours dans le dialogue avec Nicodème, on passe au « *vous* » pour aboutir, dès le v. 13, aux expressions plus générales de « *nul* », « *quiconque* », « *le monde* » ou « *tout homme* »... La même chose se produit concernant Jésus lui-même : le « *je te le dis* » qui rythme le dialogue (v. 3-8) est remplacé par un « *nous* » (v. 11-12) pour rebondir sous la forme indirecte de la troisième personne du singulier dès le v. 13, « *celui qui* », « *en lui* », « *par lui* »... Le cercle s'élargit : du face à face

interpersonnel, on passe au « *nous* » incluant les disciples à Jésus et le « *vous* » interpelle l'ensemble des lecteurs.

Le plan du texte n'est pas aisé à dégager. Les expressions se répètent et s'enchaînent en continu. Comme cadre à notre étude, nous retiendrons la structure suivante :

v. 13-18	le Fils ne juge pas
v. 13-15	le Fils vient... et part
v. 16	le don du Fils... pour la vie
v. 17-18	le Fils sauve... tel est le jugement de Dieu
v. 19-21	la lumière montre le jugement
v. 19	la lumière vient... qu'en faisons-nous ?
v. 20	la lumière haïe... et nos œuvres
v. 21	mise en lumière... des œuvres en Dieu

Dès le v. 22, le lieu et les propos changent. Jésus quitte Jérusalem pour gagner les rives du Jourdain et il sera question de la relation entre Jésus et Jean le Baptiste. Le chapitre 3 se clôt par un discours de Jean sur Jésus et ce discours reprend certaines idées de notre passage, comme les propos sur le ciel et la terre, ou sur l'envoyé, la foi ou la « *vie éternelle* » (v. 31-36).

A. le Fils ne juge pas, v. 13-18

Pour dire la manière dont Dieu rejoint notre réalité, le discours de Jésus développe l'idée de la venue du « *Fils* ». Dans la pensée biblique, désigner quelqu'un en tant que fils, c'est d'abord dire le lien biologique. Mais plus encore, c'est insister sur l'appartenance particulière qui confère au(x) fils une origine, un statut, voire une mission : les « *filis d'Israël* » en Ex 2,23 ou les « *filis de prophète* » en 2 R 2,3. Le roi est souvent considéré comme fils adoptif de Dieu (Ps 2). Le fils est le représentant par excellence de son père (Mt 21,22-29).

Tour à tour, le « *Fils* » est qualifié de « *Fils de l'homme* » (v. 13-15), de « *son Fils* », « *son Unique* » (v. 16-17) ou de « *Fils de Dieu* » (v. 18). Sont ainsi soulignées l'origine de Jésus en Dieu et son intimité

avec le Père. Cette proximité entre le Père et le Fils, Jésus la communique au monde : il est le trait d'union entre le ciel et la terre, le monde de Dieu et le nôtre.

a) le Fils vient... et part, v. 13-15

Monter « *au ciel* » et descendre « *du ciel* » sont des expressions empruntées à la littérature de sagesse (Dt 30,11-12 ; Sg 9,10 ; Rm 10, 6-8). Le « *ciel* » est l'espace réservé à Dieu (Sg 9,16-17), inaccessible et infini. C'est de là que vient le « *Fils de l'homme* », c'est là qu'il retourne. Et dans notre passage, il y est déjà « *monté* » et il y est resté : le verbe est en grec dans un temps du passé qui se prolonge au présent. Par contre, en grec, le temps du verbe « descendre » précise qu'il s'agit d'une action ponctuelle et achevée. Ce mouvement ascendant et descendant signifie aussi que le ciel est ouvert, ce qui est un signe de la fin des temps (Ez 1,1, Ap 4,1 et 19,11).

Moïse gravit une montagne pour aller à la rencontre de Dieu et en redescend avec la Loi (Ex 19, 20 et 25). Pour Jésus, le mouvement est inverse et n'est pas à prendre au sens littéral. Le fait de descendre « *du ciel* » désigne l'incarnation (voir le glossaire) et celui de monter sous-entend la mort de Jésus. Cela rappelle Hénok (Gn 5,24) et Elie (2 R 2,11) qui sont enlevés au ciel au moment de leur mort. Le retour de Jésus auprès de Dieu annonce sa mort et anticipe le cours du récit. Ce discours présuppose la mort et la résurrection de Jésus, connues du rédacteur et des lecteurs.

Partager l'espace réservé à Dieu, c'est aussi pour Jésus le signe de son autorité (6,62). Le statut d'Envoyé dépasse ce qu'en percevait Nicodème (v. 2). Jésus est exceptionnel parce qu'il représente Dieu et surtout parce qu'il fait partie de son monde. Il ne vient sur terre que le temps de faire connaître les « *choses du ciel* ».

Jésus parle souvent de lui-même en tant que « *Fils de l'homme* » quand il évoque sa mission, en particulier sa passion, sa mort et sa résurrection (Mc 8,31; 9,31 et 10,33-34). L'expression « *Fils de l'homme* » est parfois une reprise de Dn 7,13 par les synoptiques (voir le glossaire) pour parler du juge de la fin des temps (Mt 10, 23 et 25, 31ss ; Mc 13, 26 ; Lc 21,27). Elle peut aussi être une allusion au « fils d'homme » d'Ez (2,1; 3,1...). Elle souligne l'humanité de Jésus. Mais elle exprime surtout, comme titre eschatologique, son rôle d'envoyé

de Dieu qui viendra juger les vivants et les morts. Seulement, dans le quatrième évangile, ce n'est plus dans l'avenir qu'est attendu le jugement (5,25-30). Le temps du jugement se réalise dans la venue de Jésus.

L'allusion à la mort de Jésus est renforcée par l'emploi du verbe « *élevé* » au v. 14 (8,28 ; 12-32-33 ; 13,31). Ce verbe est parfois associé ou équivalent à celui de « *glorifié* ». Or la gloire du Fils est manifestée à la croix (1,14 ; 12,27-28). C'est la grande originalité de cet évangile que de présenter la mort de Jésus comme une élévation, une exaltation, un retour au Père. Le verbe joue sur un double emploi, aussi bien en grec qu'en français. Être « *élevé* », c'est à la fois, être haussé physiquement sur le bois, comme pour le serpent d'airain (Nb 21,4-9) et pour Jésus à la croix, ou être réhabilité, magnifié, honoré, comme pour le serviteur souffrant d'Esaië (Es 52,13).

Le parallèle entre l'épisode des Nombres et la croix montre que, dans les deux situations, il s'agit d'un acte de salut. Au désert, le serpent dressé produit la guérison du poison pour les Israélites ; cela est réinterprété en avertissement dans la reprise du récit en Sg 16,6-7. Concernant la mort de Jésus, c'est la suite du texte qui déploiera ce motif de salut (v. 16).

Que cela doive avoir lieu tient à la seule décision de Dieu : « *il faut* » (v.14). Cette nécessité est affirmée de la même façon quand Jésus annonce sa passion (Mc 8,31). L'élévation de Jésus est nécessaire, selon le projet de Dieu, pour accéder à la « *vie éternelle* » (v. 15, voir étude 1, p. 1) C'est la première fois que cette expression apparaît dans l'évangile qui la mentionne en tout 17 fois. En Dn 12,2 et dans 2 Macc 7,9ss, elle sera donnée aux martyrs fidèles au Dieu d'Israël. Dans l'évangile selon Jean, elle est aussi liée à la foi, mais elle est donnée dès maintenant (3,36 ; 4,14 ; 5,24 ; 6,27 ; 17,2-3) et non après la mort.

La « *vie éternelle* » est un don réservé à « *celui qui croit* » (v. 15), littéralement à « tout croyant ». La forme au participe présent montre qu'il s'agit d'un mouvement à jamais achevé : chacun peut, à tout moment, se rattacher à celui qui appartient à Dieu et qui est venu dans notre monde pour nous introduire à la « *vie éternelle* ».

b) le don du Fils... pour la vie, v. 16

Ce verset contient des paroles qui sont parmi les plus connues de l'Évangile. Souvent citées dans les liturgies en guise de proclamation du pardon, il est bon de les replacer dans leur contexte propre. La « *vie éternelle* », dans Jn, n'est pas explicitement associée au pardon. Cela tient au fait que, dans cet évangile, la mort de Jésus n'est pas d'abord comprise comme un sacrifice d'expiation.

Comme au v. 15, ce verset se termine par l'accès à « *la vie éternelle* » pour quiconque croit en Jésus. Mais seul l'amour que Dieu porte au monde offre un tel accès. Cet amour est action qui précède toute décision humaine. Cet amour est don qui précède tout accueil. Amour et don sont, par excellence, la manière choisie par Dieu pour se rendre présent au monde. L'amour qualifie aussi la relation que le Père entretient avec le Fils (15,9), que le Fils a avec les siens. Il leur propose de suivre cette manière d'être en lien à l'intérieur du cercle de ses fidèles (15,12 et 1 Jn 4,7-21).

La forme verbale en grec indique que ce don s'est réalisé. Dieu a donné ce qu'il a de plus précieux : « *son Fils, son unique* », littéralement « le seul engendré » comme l'est Isaac pour Abraham (Hb 11,17).

Le « *monde* » est considéré en tant que destinataire du don de Dieu : le monde est aimé et sauvé. Le « *monde* » est aussi vu comme le lieu du refus de Jésus et de l'hostilité (1,11 ; 15,18 ; 16,33).

Le don du Fils, autrement dit la venue de Jésus, nous préserve du danger de périr. Le verbe grec, traduit par « *ne périsse pas* », signifie à la fois s'égarer, être anéanti. Il n'y a pas de voie médiane : soit la perte, soit la vie éternelle, autrement dit, soit la séparation, soit la relation avec Dieu. Et tout dépend de la décision de croire ou non en Jésus. Si le destinataire du don est le « *monde* », donc une entité collective et universelle, l'accueil de ce don reste une démarche individuelle.

c) le Fils sauve... tel est le jugement de Dieu, v. 17-18

Ces deux versets explicitent (« *car* ») l'affirmation fondamentale du v. 16 et prolongent les effets du don du Fils. Le Fils est « *envoyé* ». Ce mot est équivalent à « *donné* » et il est essentiel pour comprendre la

venue de Jésus (voir étude 1, « la christologie de l'envoyé). Déjà employé pour Jean (1,6) en tant que témoin de Dieu, il est plus essentiel encore pour Jésus, lui dont la mission consiste à faire les œuvres de Dieu (3,34 ; 4,34 ; 5,36-37 ; 6,38-39). C'est « *par lui* » que Dieu agit dans le monde.

Avec la venue de Jésus, le monde est placé devant deux options : être « *jugé* » ou « *sauvé* » (12,47). Salut et jugement s'opposent comme s'opposent vie et perte (v. 16) ou lumière et nuit (v. 19). Juger a le sens de trier, séparer, parfois aussi de condamner : ainsi en est-il en 8,11 où juger et condamner sont issus de la même racine verbale. Sauver signifie, dans son usage non religieux, maintenir en vie, rendre sain et sauf, tirer d'un danger, comme d'un naufrage, par exemple.

Le choix de sauver et de ne pas juger est fait par celui qui envoie son Fils. Du point de vue de Dieu, la balance penche toujours du côté du salut. Telle est sa volonté première et irrévocable. En conséquence, le jugement ne viendra pas du Fils. Le v. 18 précise que le jugement est « *déjà* » prononcé pour celui qui croit. En fait, celui qui croit « *n'est pas jugé* » : le temps du verbe est au présent, il n'y a pas de jugement. Celui qui « *ne croit pas* » a déjà été jugé (traduction tenant compte du temps du verbe) : le verbe est au passé, le jugement a eu lieu au moment de la décision de ne pas croire. Le refus ou l'acceptation signe son propre verdict. Traditionnellement la décision du jugement et du salut est réservée à la fin des temps (Es 11,3ss). Le jugement de Dieu, uniquement orienté chez Jn vers le salut, est bien différent d'une sélection future entre des graciés et des châtiés.

Chez Jn, le jugement se fait dans le fait de croire ou ne pas croire « *au nom du Fils unique de Dieu* ». L'expression, plus complexe que les précédentes mentions du Fils, signale l'importance de la décision à prendre. Il s'agit de reconnaître ou non l'origine divine de l'Envoyé. La formule, pleine de déférence « *au nom de* » (Es 29,23 ; Mt 28,19 ; 1 Co 1,10), amplifie le caractère décisif de la foi. Les premiers chrétiens exprimeront volontiers leur foi en Jésus en le nommant « *Fils de Dieu* ».

La décision de Dieu pour le monde a été révélée par son Envoyé. C'est une décision de maintenir en vie et de donner la « *vie éternelle* ». Y succède dorénavant le temps de la décision, qui

incombe à chacun, de croire ou non à la parole de Jésus (5,24) et, en conséquence, de recevoir ou non la « *vie éternelle* ».

B. la lumière montre le jugement, v. 19-21

Pour le croyant, le jugement est déjà passé et ne peut plus l'atteindre. Il n'a plus rien à craindre du regard de Dieu sur son existence. Comment cette affirmation influence-t-elle le présent ? Pour y répondre, l'évangile reprend l'opposition de la lumière et des ténèbres (1,4-5 et 9-10). Cette opposition est bien présente dans les communautés juives telles que Qumrân (voir le glossaire) et insiste sur la rupture entre le monde de Dieu et celui de l'humanité. Les derniers versets du texte déploient toute une palette d'antithèses : amour ou haine, amour des ténèbres ou amour de Dieu, faire le mal ou faire la vérité, œuvres mauvaises ou œuvres en Dieu. Ces oppositions frontales durcissent le ton et avivent l'interpellation adressée au lecteur. Car la venue de Jésus a des incidences éthiques. Les comportements de chacun vont être mis en lumière. Ils reflètent, ou non, la foi en Jésus.

a) la lumière vient... qu'en faisons-nous ? v. 19

La venue de Jésus introduit en chacun la distinction entre la « *lumière* » et l'« *obscurité* » (11,10), comme en témoigne l'entretien avec Nicodème. Il sort de l'obscurité (v. 2) pour aller vers Jésus, qui est la « *lumière du monde* » (8,12 et 9,4). Judas, au contraire, après avoir marché avec Jésus, sort dans les ténèbres (13,30).

Comment cela se concrétise-t-il pour nous ? L'amour de Dieu pour le monde se concrétise par une action, celle du don de ce qui lui est le plus précieux. Ainsi en est-il de l'amour des humains pour les ténèbres qui se manifeste lui aussi par une action, les œuvres « *mauvaises* ».

Cette considération sur les œuvres devient centrale dans les derniers versets. Or quelles sont les œuvres qui résultent du refus de croire en Jésus ? Il n'est pas facile de comprendre ce que recouvrent précisément ces « *œuvres mauvaises* » qui ne veulent pas être « *démasquées* » (v. 20). Ce qui est mauvais, c'est le refus de la lumière et du don de Dieu. Ce n'est pas tant le fait de mal faire, de défaillir ou de fauter. Cela consiste plutôt à se placer hors de tout lien

à Dieu, de se croire redevable de personne et en rien, et donc de se prétendre le seul acteur de sa vie. Là se situe, selon cette perspective, la préférence pour le monde des ténèbres.

b) la lumière haïe... et nos œuvres, v. 20

Le refus d'accueillir en soi Jésus, « *lumière du monde* », équivaut à une haine de la lumière. La haine, tout comme l'amour, est d'abord une manière d'être et de faire « *le mal* ». Elle ne se résume pas à un élan émotionnel. Elle est une attitude, celle de se placer hors du champ de Dieu.

Cette opposition radicale nous confronte à la radicalité de la décision à prendre : tout est concentré sur la relation établie ou non avec Jésus. Ainsi nous ne sommes-nous pas prédestinés à faire « *le mal* ».

c) mise en lumière... des œuvres en Dieu, v. 21

Opposé à faire « *le mal* », il s'agit de faire « *la vérité* ». Cette expression est tirée de la langue hébraïque et signifie se conformer à la Loi, se conduire en fonction d'une règle. La règle donnée ici correspond à ce qui est dit de Dieu : il est celui qui aime, qui donne, qui ne juge pas, mais qui sauve. La lumière rend visible l'action de Dieu et nous permet de jeter un autre regard sur « *le monde* » qui est le lieu investi par cette action. Jésus a initié cette manière d'agir de Dieu comme avec le paralytique guéri (5,17), ou l'aveugle-né (9,31), ou Lazare (11,3).

Ce qui est accompli en Dieu, littéralement « œuvré en (ou par) lui » se reproduit incessamment au travers de tous ceux qui croient en Jésus. Les œuvres « *accomplies en Dieu* » sont explicitées en 6,26-30 : il s'agit de croire « *en celui qu'Il a envoyé* ». Par Jésus et dans la foi en lui, Dieu agit dans la vie de chacun. Là est l'abondance de « *la vie éternelle* ». La suite de l'évangile présentera des récits de rencontres qui mettront en lumière l'expérience de la foi en Jésus : avec la Samaritaine, Marthe ou Marie de Magdala...

3. Pour aller plus loin

A. « *Que le Fils de l'homme soit élevé* »

Dans ce monologue, savamment élaboré dans l'évangile, Jésus se présente comme le canal principal, voire exclusif, établissant le lien entre le monde de Dieu et notre réalité humaine. Plus même, c'est dans sa mort que Dieu se montre en tant que Père aimant et généreux. La mort de Jésus, sa résurrection et son ascension sont considérées comme un tout, comme un même mouvement d'élévation et de retour auprès de Dieu. Dans les synoptiques, ce triple mouvement est raconté de manière successive.

Cette manière d'interpréter la mort de Jésus n'est pas évidente pour nous. Nous héritons d'une compréhension sacrificielle de la mort de Jésus : il est mort pour nos péchés. Rien de cela chez Jn. Sa manière de considérer la mort de Jésus et, en conséquence, la vision de Dieu qui en découle, nous demandent un effort d'appropriation. Accepter cette mort comme un don de Dieu, comme la marque de son amour inconditionnel et de sa volonté de ne pas condamner notre monde, est l'enjeu de la décision qui nous revient. Ainsi le discours de Jésus nous pousse-t-il à reformuler ou à révéifier la manière d'exprimer notre foi en lui.

B. « *Est déjà jugé* »

L'évangile place Jésus au centre de toute sa réflexion sur l'alternative entre le jugement et le salut. Hors de Jésus, point de salut ? Oui, répondrait assurément l'évangile, en précisant « Avec Jésus, vie éternelle ». Et les non croyants, les autres religions ? Jn est loin de tout ce questionnement tellement central pour nous aujourd'hui. Il se préoccupe d'abord de fortifier la foi à l'intérieur de l'Eglise et donc de penser la foi en lien à Jésus, et non pas contre d'autres courants de pensée. Et la destination du salut est bien le « *monde* », dans son universalité, et pas seulement l'Eglise.

Avant d'aborder le champ interreligieux, il est sans doute fécond de s'approprier la perspective envisagée ici sur le salut et le jugement. Car la vision du jugement selon Jn renverse totalement la perspective

traditionnelle. Le choix de Dieu est fait, une fois pour toutes, en Jésus : salut et non jugement-condamnation du monde. Aussi l'image d'un Dieu-juge qui garderait son jugement à venir comme une menace sur nos vies présentes ne tient-elle plus. Il n'y a plus de place pour la moindre crainte, ni envers Dieu, ni pour soi-même.

Le jugement est derrière soi, dès que l'acquiescement est donné à la manière dont Jésus présente Dieu, la vie, le sens des événements. Dans cet acquiescement se déploie la conscience que la vie est un cadeau au quotidien. Comment cette conscience nous porte-elle dans notre vie qui, elle, est faite d'évaluations permanentes, de notations, de bilans, de promotions ou d'exclusions... ?

Aller vers la lumière, c'est associer Dieu dans sa vie, ses priorités, ses occupations. Préférer les ténèbres, c'est refuser de reconnaître cette présence de Dieu. Comment expliquer cette hostilité envers un Dieu qui est aimant, sauveur, généreux en abondance ? La réponse n'est pas donnée ici.

C. La « vie éternelle » ou quand la vie vient au monde

Selon ce passage de Jn 3, l'ancrage en Jésus apporte au croyant une certaine décrispation dans sa relation au monde et une forme de dé-préoccupation de soi quant à sa valeur propre et à sa place, en particulier devant Dieu :

- décrispation du fait que le monde est ici le lieu que Dieu aime et où Il se donne. Il n'est donc pas nécessaire de rejeter le monde, de le craindre ni de le fuir. Et étant donné que le monde est compris comme l'ensemble des humains, cela a des répercussions dans notre manière d'y trouver notre place.

- dé-préoccupation dans la mesure où le rôle du croyant consiste avant tout à rester relié à Jésus, à ce qu'il dit, à ce que sa vie et sa mort apportent comme compréhension de ce qui nous arrive et comme orientation à ce que nous entreprenons.

Être relié à cela, c'est recevoir la vie éternelle, c'est aller à la lumière, c'est œuvrer en Dieu. À nos yeux, cela se fait toujours de manière fugace, mais dans la vision de l'évangile, qu'importe la durée, c'est à

chaque fois en plénitude. Car laisser à Dieu sa place dans notre conscience et notre vie, c'est déjà agir, œuvrer, par lui !

4. Et pour vous ?

 A la lumière de ce qui est écrit dans Jn 3, esquissez une confession de foi sur Jésus qui formule votre compréhension de sa mort et de sa relation à Dieu, au monde, au croyant.

En quoi l'idée de « vie éternelle », telle qu'elle est présentée dans ces versets, vous éclaire-t-elle pour votre vie ?